

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Maurice Champagne, *Suite pour amour*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 115 p.

par G.-André Vachon

Études françaises, vol. 5, n° 2, 1969, p. 237-238.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036398ar>

DOI: 10.7202/036398ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

MAURICE CHAMPAGNE, *Suite pour amour*, Montréal,
Éditions du Jour, 1968, 115 p.

Non ce n'est pas avec de bons sentiments que l'on fait de
la bonne littérature. Jugez plutôt :

*Sous mes pieds fidèles à l'espérance
 La neige déjà fait des champs d'étonnante blancheur
 Et mes pas roulent maintenant des montagnes de neige
 Qui montent sur chaque paroi des murs de ma chambre
 Où je voudrais cacher tous les tombeaux
 De ceux qui n'ont pas aimé d'amour ...*

Les sentiments exprimés ici sont indéniablement bons. Sont-ils sincères ? sont-ils feints ? On n'en peut rien savoir, car l'auteur n'est peut-être, comme nous tous, qu'un écrivain, un simple usager de la langue, et non un écrivain, c'est-à-dire un usager qui ajoute aux ressources expressives du langage. Certes, la poésie authentique n'est pas faite que de coups d'audace, et les meilleurs poèmes de Verlaine, d'Éluard, de Paul-Marie Lapointe, admettent quantité de poncifs, de lieux communs, d'assemblages de mots empruntés tels quels à la conversation quotidienne. « Mes mots sont les mots de tous les jours », dit le poète, qui ajoute aussitôt : « ... et ce ne sont pas les mêmes », car l'une de ses tâches consiste précisément à « sauver », à transfigurer le lieu commun, grâce aux mille reflets dont celui-ci peut être, en contexte, le foyer. Ici, point de contexte, si l'on peut dire, donc point de reflets. Restent les poncifs ; et c'est pourquoi la *Suite pour amour* est un de ces textes qui ne peuvent provoquer ni l'adhésion, ni le refus du lecteur. Reste aussi l'impression d'une espèce de courage — courage de la naïveté, peut-être — qui fait que l'auteur puisse « tenir », sur cent quinze pages, avec la même absence de ton, de style, enfin de tout ce qui fait qu'un poème est un poème, et non une sorte de collage fait d'éléments « directement empruntés à la réalité ». On ne peut même pas dire, de ce recueil, qu'il « témoigne d'une belle simplicité », car la vraie simplicité ne va jamais de soi, elle doit être conquise. Que dire, alors ? Que l'auteur « a la plume facile » ? Mais est-ce un éloge ? L'art, dit encore le poète, est (toujours) difficile ...

G.-A. V.